

204

à la Revue des Vivants

Sept. Oct. 32

Rayonnement d'André Gide

« L'art naît de contrainte, vit de lutte,
meurt de liberté. »

André Gide.

On a dit de l'œuvre de M. André Gide qu'elle n'était pas un article d'exportation. Ce mot serait excusable si l'on voulait entendre par là que nous garderons M. André Gide par crainte de le perdre un peu, en l'investissant au figuré d'une ambassade. Et c'est pourtant de l'étranger que l'on mesure les vraies dimensions d'une silhouette comme la sienne et auprès de ces étrangers dont l'éloignement est un privilège pour déceler ce que nous offrons de plus rare. Et de même que l'extérieur achète souvent le premier la peinture de nos meilleurs coloristes, c'est parmi l'*intelligentsia* d'Angleterre, par exemple, que la situation d'un Gide s'est le plus vite établie.

J'ai vu peu de fois M. André Gide. J'avoue qu'il y a en lui quelque chose qui fascine, et même, dans le costume, quelque chose qui retient. Il est des esprits de distinction qui n'exercent aucun rayonnement. Au contraire, il semble qu'on ne puisse manquer d'être averti de la présence de M. André Gide. Que ce fût dans la librairie de M^{lle} Monnier, ou chez M. Charles Du Bos, en l'île Saint-Louis, le père des *Faux-monnayeurs* apportait avec son détachement quelque chose de direct, et de singulier. Et l'impression que donnait

Revue des Vivants
(Paris 2^e édition) Oct 32

LA REVUE DES VIVANTS

cet attachant *conversationniste* est celle de l'intelligence dispose. Et quelle autonomie dans le mouvement de l'esprit !

Ce qu'il y a de plus précieux dans la figure d'André Gide, c'est une fatale mobilité. Jamais l'auteur, fidèle à sa pente, ne peut cesser d'interpénétrer écrivain et héros. Là réside le drame lié des grandeurs et des faiblesses de l'œuvre. Ce qui complique encore le cas, c'est que les lecteurs ne manquent pas de rester partagés devant les positions prises par Gide en présence des défenses de l'éthique. Car la contradiction même est installée au chevet d'un homme qui a laissé échapper des effusions chrétiennes assez troublantes et qui déclare, par ailleurs, son pacte résolu avec le Malin. Il y a un Gide des Évangiles et il y a un Gide au pied fourchu. Tentative d'explication et même de revendication : *Si le Grain ne meurt* est la confession et la réponse. Cela n'empêche pas que Gide dans son aveu indispose même l'admiration qu'il reçoit.

Ainsi le conflit reste ouvert et nombre de ceux qui révèrent en Gide le créateur exemplaire dénoncent le militant quand il susurre à l'oreille de Nathanaël de perfides conseils. Perfides, se récriera-t-on ! Pourquoi perfides ? « Une existence pathétique, Nathanaël, plutôt que la tranquillité ». *Il faut vivre une existence dangereuse*. Gide cueille perpétuellement la fleur des précipices et cette maîtrise qui lui a valu de donner du classicisme la définition la plus conforme au génie français l'a invité à chercher dans le vertige des grandes crevasses l'ivresse des appels nouveaux. Gide n'a de haine que pour les disciplines restrictives. Il abhorre tout ce qui assimile l'homme à un petit comptable de vertus mesquines. Nietzsche a passé par là et un Gide n'est pas fait pour la morale des esclaves ou des timorés.

Sur le plan de l'esthétique seule les déchirements disparaissent ; et quand un critique aussi voyant que M. Léon Daudet, un des découvreurs de Proust, apporte à l'œuvre d'André Gide une adhésion d'autant plus marquante que les deux écrivains s'opposeraient avec fracas sur des terrains autres, il y a là quelque chose de significatif. M. Léon Daudet a certes cure d'être du bon côté de la barricade, et notamment lorsqu'il s'agit des choses de l'esprit ; il a le palais trop terriblement gourmet pour ne pas apprécier cette saveur d'une jatte de lait bien frais, que laisse une page d'André Gide. Il n'y a, pour contrôle, qu'à ouvrir au hasard la *Symphonie Pastorale*.

Pour choisir ce qui, depuis trente ans, s'est écrit en prose, dans notre langue, d'une matière aussi poétique, nulle œuvre n'ouvre plus d'écrins. C'est à ces mérites de pureté, à ces qualités de haut cristal que l'œuvre de Gide doit d'avoir conquis auprès de fidèles particulièrement avertis et exigeants une place que rien ne surclasse. Cette prééminence

RAYONNEMENT D'ANDRÉ GIDE

de Gide s'aperçoit au rang que nul ne lui dispute chez ceux qui ont lié commerce avec lui. Cette conviction n'a pas besoin d'être partagée par les foules pour être reine de l'opinion qui compte. Quand le nom de Gide est prononcé par certains, l'on s'écarte décidément de ce qu'on appelle, dans la zone des réputations, les facilités et les complaisances. La sévérité même n'ampute jamais chez eux la part de l'admiration. Car un suffrage accordé dans ces conditions engage ici la foi littéraire. Cette minorité qui attache un prix à toute ligne de Gide a fait de toutes pièces son influence. Influence immense et restreinte en même temps que peu populaire. Mais, à ce sujet, rien qui fasse croire chez lui à un regret. Le secret de sa force, son crédit sur ses adeptes résident en cet éloignement pour les compromissions de la renommée.

« J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans, mais plus libre, plus hardi, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante. Mais quelle sera sa question? »

Un maître de la jeunesse, tel a été Gide et par son art, et par sa vie; et tel est son plus vrai roman, celui qu'il a vécu avec une ostentation souterraine et mieux réussi que ses fictions. Tout ce qui en littérature porte la marque secrète N. R. F. relève de Gide. C'est dans cette maison de la N. R. F. que Gide fait figure de chef d'école, sans vouloir être chef, sans vouloir fonder d'école. Mais les plus sûres dictatures sont invisibles. A quels jeunes gens n'a-t-il pas donné le goût de risque et de gratuité? Cet apostolat du démon a desservi chez lui le romancier, mais par là le moraliste et le directeur de conscience ont pris du relief. Un peu fouine, son âme a dégusté des âmes jeunes dans la pénombre du larcin. André Gide a ainsi sur la génération de qualité qui a précédé la guerre et sur celle qui l'a suivie mis une sorte d'embargo moral. Comment ne pas entendre le son gidien que rendent les livres de Rivière, de Roger Martin du Gard, de Schlumberger? Qu'est-ce que l'influence de Gide sinon la résonance commune d'un Bove, d'un Chamson, d'un Berl, d'un Malraux, et même d'un Cassou? Fidèle à sa pensée et à son destin, Gide n'a en rien rétréci ceux qu'il a formés et dédiés à leur maturité, affranchis et d'autant plus ses fils qu'ils allaient différer de lui.

Gide ne saurait échapper à son inquiétude. N'est-elle pas, cette inquiétude, essentielle à cet homme et la condition même de son renouvellement? Ce tremblement — *das schaudern* — révéral de Goethe, Gide en a fait son inquiétude et son instabilité. Dès lors son œuvre est par conformation une suite de dialogues entre des personnages issus, mais non franchés de lui, et tous les êtres qu'il porte en lui et qui sont lui-même pour son tourment et pour sa joie. Il ne poursuit pas la délivrance radicale qui supprimerait la raison d'être.

LA REVUE DES VIVANTS

Là réside le secret des intermittences de Gide. Jamais on n'a mieux décrit ces césures de la personnalité. « Je ne suis jamais ce que je crois que je suis, et cela varie sans cesse, de sorte que souvent, si je n'étais pas là pour les accointer, mon être du matin ne reconnaîtrait pas celui du soir. » Et de cet être et de ces êtres comment se dépendre? Dans son étroitesse captivante ce destin reste unique.

La réelle déficience de l'art gidien, c'est l'impossibilité de détacher l'œuvre de la vie personnelle et ainsi, par l'œuvre, de vraiment dépasser la vie. Le lien est trop étroit et, malgré tous ses appels à l'évasion, appels poignants, Gide, même sur les rives du Tchad, reste attaché à sa rive. D'où peut-être le pathétique de son inquiétude.

Une cohabitation de l'équilibre et de l'instable, telle est la merveilleuse contradiction de son génie. Le narcissisme délicieux de Gide, le tentateur et le provocateur, est inscrit dans la manière d'un artiste qui affectionne une volontaire limitation des moyens.

« Mon goût à moi, dit le garçon de café dans le *Prométhée mal enchaîné*, c'est de créer des relations. » Gide crée précisément des relations entre les personnages qu'il suscite, entre eux d'abord, et puis et surtout avec lui. Dans ce jeu se retrouve un *fac-similé* de cet acte gratuit dont il est si friand et qui, à ses yeux, distingue l'homme de l'animal. C'est pour lui ce que notre interlocuteur, le garçon de café, appelle l'acte autochtone. Acte gratuit : jubilation, rachat et délivrance de l'homme, n'est-il pas vrai, Lafcadio? Cette œuvre donne par là le spectacle d'un manège intellectuel parfois interlope, elle reste un rare phénomène et le cas de Gide se hausse à une proposition de l'idéal humain sur le seuil d'une conscience qui, plutôt que de se renoncer, préfère tous les dangers. Gide a célébré comme malgré lui le renoncement d'Alissa et cette atmosphère de sublimation, car il est capable de savourer le ragoût du sacrifice. Quant à lui, Gide, il a préféré sans doute forcer la *Porte Etroite*. Mais n'est-ce pas quand même la *Porte Etroite* qu'il a choisie? Il y a incontestablement dans sa carrière la notion du difficile; et elle n'est pas exempte de courage, la route qu'il se trace sans cesse.

Pour porter sur Gide un jugement d'ensemble il faudrait encore concilier ces préoccupations inquiétantes et opposées avec tout ce qu'impliquent ces deux mots que Gide n'a pas trahis : « Le plus difficile dans ce monde, c'est de rester soi-même. » « Il ne faut gâcher sa vie pour aucun but. »

Servir avait dit Barrès, *desservir* a répondu Gide. Sur la rose des vents de l'égoïsme lequel choisir? Barrès, le mauvais maître? Gide, le bon maître? Il est fait, le choix d'aujourd'hui.

Pierre d'EXIDEUIL.